

cheval pour leur chasse ; ils environnent la bête , et celui qui peut lui gagner la croupe , se hâte de lui couper le jarret. Elle tombe ordinairement du premier coup. Les chasseurs la laissent dans le même lieu pour en suivre une autre. Quelquefois une seconde troupe de cavaliers marche sur leurs traces pour écorcher les bêtes tuées ; mais la plupart aime mieux les laisser languir jusqu'au lendemain, dans l'idée que les douleurs qu'elles souffrent font crever les vaisseaux lymphatiques, et les rendent plus faciles à écorcher. L'auteur assure que les prêtres se sont déclarés contre ce cruel usage ; et si sa mémoire ne le trompe , dit-il , ils ont porté le zèle jusqu'à excommunier ceux qui la pratiquent ; mais ils n'ont pu le déraciner.

Quoiqu'on détruise un grand nombre de ces animaux dans la seule vue d'en tirer le suif et les cuirs, on en prend aussi de vifs pour l'agriculture et d'autres usages. C'est une autre chasse qui demande beaucoup d'adresse. On se sert d'une espèce de lacs, composés d'une forte courroie de cuir, longue de plusieurs brasses, et terminée en nœud coulant. Les chasseurs, montés à cheval, tiennent de la main droite le nœud coulant de ces lacs, dont le bout opposé est attaché à la selle ; et, lorsqu'ils sont à la distance qui convient, ils jettent ce nœud dont ils manquent rarement de serrer les cornes de la bête. Elle fuit ; mais le cavalier la suit avec tant de vitesse, que le lac n'est jamais trop tendu. Pendant cette course, un autre chasseur jette son nœud aux